

par Le Meunier. — Suite des notes de guerre du docteur Paul Voivenel.

*Poésie* (décembre): numéro en l'honneur de M. Georges Duhamel.

*Le Pamphlet* (2 février): « Troisième bulletin de la Révolution ». — Naissance de la Révolte. — Il est curieux de signaler des écrits de théoriciens, tandis qu'on se bat dans les rues à Paris et aux quatre vents de la province.

*La Revue de Paris* (1<sup>er</sup> février): M. J. Bardoux: « Le redressement du pouvoir exécutif ». — « Le pillage du budget », par M. S. Lauzanne. — Mme Alexandra David-Neel: « Le Thibet et le Dalaï Lama ».

*La Revue de France* (1<sup>er</sup> février): « E. de Girardin (1836) », par M. Maurice Reclus.

*La Revue Mondiale* (1<sup>er</sup> février): « L'affaire Stavisky », par divers.

*La Nouvelle Revue* (1<sup>er</sup> février): « Abraham-le-Vieil: sa vraie figure », par M. Sirieyx de Villers. — « Johann Strauss », par M. A. de Raswan.

*Heures perdues* (n° 1 de 1934): « Stavisky, requin raté »; « Un pédagogue à réformer »; « Pas contre M. P. Valéry »; « Encore la prostitution », par M. Jean Desthieux.

*L'idée libre* (février): « Appel à la jeunesse juive mondiale », par M. Albert Fua.

*La Revue Universelle* (1<sup>er</sup> février): « Les patries », par le général Marchand. — « Chambéry », par M. H. Bordeaux. — Suite des très vivants souvenirs de M. Charles Benoist.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

### MUSIQUE

Opéra: Première représentation de *Perkain*, drame lyrique en trois actes de M. P.-B. Gheusi, d'après une légende basque de M. Pierre Harispe, musique de M. Jean Poueigh. — Reprises de *l'Heure Espagnole*, de M. Maurice Ravel, du *Prélude Dominical*, de M. Guy-Ropartz, et de *la Korrigane*, de M. Ch.-M. Wildor. — Premières auditions: *Trio pour hautbois, clarinette et basson*, de M. P.-O. Ferroud. — *Trois Préludes* de M. Barraud. — *Concerto di Camera* de Mlle H. Roget. — *Naïve*, chanson à quatre voix de M. Florent Schmitt. — *Deux mélodies* de M. Louis Aubert.

Quel démon pousse si souvent les musiciens à choisir des livrets pleins de défauts? Le moins perspicace des spectateurs devine immédiatement la fin de l'histoire et aperçoit les ficelles. Le compositeur paraît n'en avoir rien vu: il a enrichi patiemment de broderies un canevas si grossier qu'il n'a pu recouvrir la trame. **Perkain** est un de ces mauvais

livrets. On pourrait même le citer parmi les chefs-d'œuvre du genre — du genre « conventionnel », comme aurait dit Willy, et point seulement parce qu'on y voit un commissaire du peuple, en l'an I<sup>er</sup> de la République, persécuter les braves paysans basques au nom de la Convention nationale et du Peuple souverain. Les épisodes de ce drame sont si gauches, les personnages si peu vivants et si « théâtre », l'action si lente et si prévue, qu'on ne se laisse pas empoigner un seul instant et que pas une minute on ne parvient à oublier la scène pour imaginer la vie. Ajoutez que les morceaux de bravoure sont assez maladroitement amenés pour que l'on croie — comme au duo du deuxième acte — entendre une parodie du vieux répertoire. Les compositeurs, vraiment, sont parfois victimes d'un démon qui les égare. Et pourtant, il y a une troupe qui fait tous ses efforts pour animer ce drame, il y a surtout M. Singher, qui campe un *Perkain* admirable. Mais le meilleur artiste, mais la meilleure troupe ne peuvent pas refaire un livret manqué. Mais un décorateur et un metteur en scène ne peuvent que séduire notre vue; mais un compositeur lui-même et sa musique n'empêchent point le texte ni l'action d'être détestables. Et même, comment éviter qu'un mauvais livret ne réagisse sur le musicien, ne l'entraîne à des effets qu'il eût évités s'il avait travaillé sur une matière mieux choisie?

Je me faisais ces réflexions avec tristesse en sortant de l'Opéra. **M. Jean Poueigh** méritait mieux que cette mauvaise rencontre: il est un musicien de valeur et l'un des meilleurs « folkloristes » de ce temps. Et précisément, ce qui peut plaire dans *Perkain*, c'est qu'on y trouve des chants populaires pyrénéens, c'est qu'on y respire, par instants, le parfum de la montagne et que les rythmes des danses, parfois, font oublier l'insupportable commissaire et le drame lui-même.

Ce drame, s'il n'était lyrique, serait absurde, car il est tissu d'invraisemblances. Le vieil Irahour, qu'on nous montre en effet comme un vieillard fort décrépît, a cependant une fille de dix-huit ans, et qui n'a pas du tout l'air d'une enfant de vieux: Gatchucha est charmante, vive, jolie, courageuse, raisonnable et douce comme le sont les véritables

héroïnes de théâtre. Elle est éprise du beau Perkain, non moins charmant, et chevaleresque, et qui incarne toutes les qualités de la race, toutes les vertus du pays. On va célébrer les fiançailles de Perkain et de Gatchucha, et la maison du vieux Dominique Irahour est remplie d'invités qui dansent au son des refrains populaires. On attend Perkain, mais on ne sait s'il viendra: il est traqué par les sans-culottes, car il est royaliste et sa tête est mise à prix. Il arrive pourtant. Il a bravé tous les périls, et il est tout joyeux. Le voici dans les bras de sa fiancée. Les invités, discrètement, s'éloignent et Gatchucha elle-même quitte la scène, car il faut que le vieux Dominique puisse faire à son futur gendre une confidence dont nous soyons témoins: Dominique, ci-devant sacristain d'Itsasou, a caché les vases sacrés de l'église derrière la plaque de son âtre pour les soustraire aux recherches des républicains impies. A peine a-t-il achevé d'instruire son futur gendre de ce dépôt sacré (il faut tout prévoir, et Dominique est à l'extrémité de l'âge), à peine s'est-il tu qu'arrivent naturellement les sans-culottes conduits par le Commissaire de la Convention. Au nom du Peuple souverain, à qui tout appartient, l'or des églises et la vie des sacristains, Dominique est sommé de faire connaître sa cachette. Il refuse. On le lie sur un banc et on lui rôtit incontinent la plante des pieds. Le martyr hurle de douleur, mais ne trahit point son secret. Perkain, qui s'était caché, averti par Gatchucha, rameute les paysans, désarme les sans-culottes, et délivre Dominique Irahour. Puis s'avançant vers le Commissaire qui écume de rage, il lui donne rendez-vous pour le lendemain au fronton des Aldules où doit se disputer un tournoi de pelote. Perkain, qui a toutes les qualités, est vraiment simple comme un enfantelet: à peine a-t-il disparu, emmenant Dominique pour le faire soigner, que le Commissaire, moins naïf, revient à la tête de son escouade et cueille prestement la jeune Gatchucha, précieux gage qu'il entraîne jusqu'à Ustaritz. Tout cela, qui met cependant aux prises des partisans fort échauffés, se passe sans autre dommage que les soles brûlées du pauvre Dominique. Et les historiens parlent des « sanglants » épisodes de la Terreur en province...

Nous voici, au second acte, à Ustaritz, où le poste des

sans-culottes est installé dans une maison, au bord de la Nive. Le commissaire prend le frais sous les arbres tandis que les soldats jouent aux cartes dans le poste. Un factionnaire garde la porte d'entrée, un autre veille sur la berge: Gatchucha est bien gardée. Mais point tant que cela: c'est la nuit de la Saint-Jean, et pour que la prisonnière ait sa part des plaisirs, tout le village vient danser dans la cour du poste, et avec les gens du village, quelques jolies Espagnoles de la vallée voisine. Perkain, naturellement, est là sous un masque; avec son ami Curutchet-le-gaucher, enjuponnés l'un et l'autre de ces chevaux d'étoffe et de carton, ils feignent de livrer un combat dont le Commissaire reçoit les coups. Le farouche sans-culotte qui a rôti les pieds du vieil Irahour n'est pas si mauvais garçon. La fête bat son plein; les Espagnoles dansent au son des castagnettes; une gitane chante *Ay! Ay!* Puis quand le dernier brandon est consumé, on se retire sagement. Les sentinelles veillent toujours sur Gatchucha, mais pas si bien que Perkain ne revienne. Duo d'amour, grand duo, s'il vous plaît: ah! si nous avions oublié que nous étions au théâtre, comme nous aurions crié casse-cou à ces enfants imprudents qui chantent si fort au risque d'attirer l'attention des sentinelles! Mais nous ne doutions point d'être au théâtre, et Perkain enlève Gatchucha, passe la Nive dans une barque avec elle, à la barbe du Commissaire arraché à son sommeil, et qui fait tirer sur les fugitifs sans les atteindre, naturellement...

Au fronton des Aldules, au troisième acte, Perkain est vainqueur de Pierre d'Assance et de Curutchet-le-gaucher. Re-dances basques pour fêter le champion et sa fiancée. Survient le commissaire flanqué de sa troupe. Perkain, dont les amis se sont dissimulés derrière un mur, feint de se rendre. Au signal, les gars d'Ustaritz se jettent sur les sans-culottes qui ne demandent qu'à se laisser désarmer. Et Perkain sermonne le méchant commissaire, lui remontre qu'un enfant du pays ne saurait persécuter ses frères. Les Basques entonnent un vieux chant du terroir. Le miracle se produit: le citoyen commissaire se jette dans les bras de Perkain...

La partition est construite entièrement sur des thèmes populaires basques, orchestrés souvent avec lourdeur. Quel-

ques motifs conducteurs, fort aisés à reconnaître, traversent l'ouvrage: l'un, souple et vif, dépeint Perkain; l'autre, largement développé, très chantant, est un hymne à l'Amour; le troisième, caractérisé par des sauts d'octave, s'applique à la nature agreste; souvent, il est précédé ou suivi de traits de petite flûte modulant un appel de chevriers. Il y a parfois une réelle poésie dans les pages où le pays est évoqué. Je n'ai point reçu la partition et ne puis en parler que d'après les souvenirs que m'a laissés l'audition.

L'interprétation est excellente. Mlle Marthe Nespoulous est une Gatchucha charmante. Mlle Renée Mahé n'a point un rôle à la mesure de son talent. Mlle Ilka Popova fait apprécier sa belle voix dans la Gitane. M. Singher réussit, par son art, à donner de la vie au personnage de Perkain, à faire oublier les faiblesses du rôle. Chaque création de cet artiste ramène sous la plume du critique les mêmes louanges, mais chacune donne l'occasion de constater mieux l'étendue de ses moyens: Oreste, Hamlet, Iago, l'Emir, le Prêtre de Teutatès, Gunther, il interprète tous ces rôles si divers avec une intelligence d'une merveilleuse souplesse et, sans cesser jamais de respecter leur caractère, il les marque cependant de sa personnalité. Sa voix chaude et bien timbrée, ses attitudes, sa simplicité font merveille sous le béret du pelotari comme sous la tunique du fils d'Agamemnon. M. José de Trévi, pareillement, rend acceptable le rôle du Commissaire — écrit dans une tessiture qui en rend l'interprétation difficile. Lui aussi est un artiste excellent et qui apporte à ses créations, trop souvent éphémères, un dévouement jamais lassé. M. Henri Fabert est un Curutchet bondissant à souhait, M. Le Clézio un Pierre d'Assance plein de noblesse et M. Etcheverry un vieillard que l'on regrette de voir supplicier dès le premier acte. Les danses de Mlle Nati Moralès sont voluptueuses comme il convient. Les décors de M. Darlot et les costumes de M. Ramiro Arrue ont beaucoup de gaieté. Le spectacle fait grand honneur à M. Rouché, qui l'a monté avec un goût parfait, avec une recherche très délicate de la couleur. M. François Ruhlmann est, comme de coutume, un chef d'orchestre impeccable.

Trois reprises — *Le Prélude dominical et six pièces à*

danser pour chaque jour de la semaine, de **M. Guy Ropartz**, *La Korrigane*, de **M. Ch.-M. Widor**, et *L'Heure Espagnole*, de **M. Maurice Ravel**, — deux ballets et une comédie musicale, réunis sur la même affiche, forment un spectacle d'une variété délicieuse. *La Korrigane* fut créée il y a plus d'un demi-siècle. Elle est restée fort longtemps au répertoire, et il était juste qu'elle y revint, car elle permet, en ses deux actes, au corps de ballet de montrer presque toutes ses ressources, à de nombreuses étoiles de briller. Ainsi Mlle Camille Bos apparaît-elle remarquable, aérienne en Yvonne changeée en Korrigane; Mlle Didion danse avec cette grâce exquise dont elle est coutumière la gavotte du premier acte. Mlles Simoni, Soutzo, Barban, Cébron, Hughetti, Damazio, Binois, Sarabelle, MM. Peretti et Goulé ont toutes et tous droit à des éloges. L'ensemble est remarquable. M. Büsser conduit l'orchestre avec une souple précision.

Le *Prélude dominical* avait, il y a deux ans, à sa création, obtenu le plus vif, le plus légitime des succès. La partition de M. Guy Ropartz est d'une variété et d'un charme délicieux. Les divinités qui président aux jours de la semaine sont caractérisées musicalement avec une convenance, un bonheur d'expression qui font de ce ballet un régal pour les musiciens. Mais le plaisir des yeux n'est pas moindre, grâce à Mlle Lorcia, Tanagra délicieusement souple et précise, étoile entre les étoiles, à Mlle Didion, déjà nommée, et qui, là comme dans la *Korrigane*, montre un style d'une rare perfection, une élégance exquise et une technique impeccable. à Mlles Simoni, Barban, à M. Serge Lifar dont l'agilité, l'« élévation », la merveilleuse précision font un autre Nijinski, à M. Peretti, son digne émule. M. Ruhlmann, au pupitre, règne sur les dieux, les déesses et sur l'orchestre avec autorité.

Enfin *L'Heure espagnole*... Mais je ne ferais que redire ce que j'ai dit déjà lors d'une précédente reprise du triomphal ouvrage de MM. Franc-Nohain et Maurice Ravel. Mlle Fanny Heldy est toujours une Concepcion idéale, MM. Gilles, Cousinou et Huberty lui donnent la réplique avec le même talent, M. Arnoult est un nouveau Gonzalve et vocalise en perfection, et M. Philippe Gaubert — en attendant qu'il

révèle bientôt au public de l'Opéra les *Sortilèges* ravelliens, — lui donne, par la virtuosité de son orchestre, un régal d'une heure, qui reste trop courte, bien qu'elle soit espagnole.

§

Le *Trio pour hautbois, clarinette et basson* de **M. Pierre-Octave Ferroud**, est une œuvre merveilleusement réussie. Il y a autant de finesse que de science, autant de grâce que d'esprit dans cette musique; et la forme imposée par le genre, les limites mêmes que la sonorité des instruments choisis semble tracer, n'empêchent nullement la verve de l'auteur de s'épanouir librement. Mais cette liberté est, au fond, celle d'un classique, sûr de ses moyens, dominant sa matière, et qui garde l'esprit libre où d'autres auraient montré le souci de la difficulté à vaincre. Car c'est un vrai tour de force que de varier si bien les effets obtenus par la combinaison de trois instruments si voisins. Il y a là, par instants, des nuances subtiles, des dégradés savants qui font songer à un camaïeu sonore. Et la manière dont les trois voix passent chacune à son plan, s'avancent ou reculent tour à tour, se jettent la ligne mélodique avec la souple précision de joueurs bien entraînés, est un enchantement. Après la *Sonate pour piano et violoncelle*, P.-O. Ferroud vient de nous donner là une preuve renouvelée de grande maîtrise. Il a eu, au Foyer de la Musique Russe, de merveilleux interprètes en MM. M. Morel, P. Lefebvre et F. Oubradous, — un brelan d'as.

**M. Barraud** n'a pas eu moins de chance en confiant à Mme Hélène Pignari-Salles ses *Trois Préludes pour piano*. Ils ont été remarquablement joués. Mais j'aurai prochainement à parler de M. Barraud, dont on annonce une œuvre d'orchestre importante, et je me borne à dire qu'il tient toutes les promesses que fit son mouvement de *Symphonie* l'an dernier.

§

**Mlle Henriette Roget**, elle aussi, tient toutes les promesses que nous donnait, chez Straram, son poème symphonique pour orgue et orchestre. Le *Concerto di Camera pour*

*piano et orchestre*, donné aux Concerts Siohan (et dont elle fut elle-même la principale interprète, contient une page remarquable, un *scherzo* d'une fraîcheur et d'une spontanéité délicieuses, ce qui ne veut pas dire que les deux autres mouvements soient indifférents, bien loin de là. Mlle H. Roget a obtenu, au dernier concours, le second Grand Prix de Rome. Je lui souhaite, pour obtenir la récompense suprême, de réussir sa cantate comme elle a réussi ce concerto.

A ce même concert, dont le programme varié avec soin fut exécuté en perfection sous la direction de M. R. Siohan, nous eûmes la primeur d'une Chanson à quatre voix avec accompagnement d'orchestre, de **M. Florent Schmitt**, *Naïve*, escortée de *Véhémente*, de *Nostalgique* et de *Martiale* — brillant cortège où la nouvelle venue tient sa digne place près de ses aînées. Je reviendrai dès que nous serons de loisir sur ces chansons si légères, si délicatement composées. Il y a là des trouvailles d'une poésie incomparable, une orchestration d'une richesse merveilleuse, qui exigent un plus long examen.

## §

Deux mélodies de M. Louis Aubert, données aux Concerts Colonne — *la Berceuse du Marin* et *la Mauvaise Prière* — ont été écrites pour Mlle Marie Dubas, et chantées par elle avec le plus vif succès au music-hall avant de triompher (le mot est exact, l'auteur ayant dû venir saluer sur la scène) au concert symphonique, interprétées par Mlle Pifteau. Contrairement à ce que d'autres ont fait qui se proposaient d'abaisser le concert symphonique jusqu'au niveau du café-concert, M. Louis Aubert a su, tout en écrivant des mélodies d'un caractère très large, introduire un art raffiné où, d'ordinaire, on ne trouve que vulgarité. Son orchestration, d'une recherche étonnante, ajoute encore à la valeur de ses mélodies. Mlle Pifteau — une cantatrice d'une rare vaillance, et remarquable musicienne — a joint à ces deux mélodies nouvelles *Au Pays*, une mélodie plus ancienne et justement réputée. L'épreuve a été concluante: il n'y eut point de disparité et le succès de l'auteur et de son interprète fut du meilleur aloi.

Mais huit jours plus tard, chez Padeloup, si *la Mauvaise*

*Prière*, interprétée cette fois par Mlle Marie Dubas elle-même, fut acclamée, et si l'auteur qui l'accompagnait au piano partagea le succès de son interprète, celle-ci, lorsqu'elle chanta les mélodies de M. Manuel Rosenthal fut stupidement sifflée. Les *Chansons du Monsieur bleu* n'ont pourtant rien de subversif. Les cris discourtois : « A Bobino ! » s'adressaient sans conteste à Mlle Dubas. Je n'ai pu assister à cette séance houleuse, étant à cette heure à la Salle Pleyel, où l'O. S. P. donnait d'un coup cinq premières auditions qui feront l'objet de mon prochain article. On me dit que Mlle Marie Dubas a demandé au public pourquoi on lui reprochait d'aimer les beaux poèmes et la belle musique. En s'adressant à un Louis Aubert, à un Larmanjat, Mlle Marie Dubas fait, certainement, preuve d'un goût dont il faut la louer. Mais est-il sûr qu'en priant une vedette de music-hall de venir chanter au concert symphonique, le comité de l'association n'ait pas escompté l'attrait d'un profitable scandale ?

RENÉ DUMESNIL.

### ART

**Le Salon des Indépendants.** — En 1884, il y a cinquante ans, quelques peintres, refusés par le Salon officiel ou simplement désireux d'échapper à un jury et à l'ambiance de son plat académisme, décidaient de fonder une « Société des Artistes Indépendants », basée sur le principe de la suppression des jurys d'admission. La première exposition « Cour des Tuileries, Baraquement B » réunissait 402 artistes. M. Paul Signac, dans la savoureuse préface qu'il consacre au Salon du Cinquantenaire, se donne le malin plaisir — pour l'édification de « ceux qui douteraient encore de la faillite de l'enseignement académique » — de publier deux listes. L'une est celle des prix de Rome de 1890 à 1914 ; elle commence par le nom d'un certain Mitreecy et se termine par le nom d'un certain Giraud. L'autre liste est celle des peintres rebelles à l'esprit et à l'enseignement de l'art officiel, qui pendant la même période se sont manifestés aux expositions successives de la Société des Artistes Indépendants : celle-ci commence par le nom de Cézanne et se termine par celui de La Fres-